

## *Le vieux Malvan*

Thérèse Georgel

### **I. Activités interprétatives: avant de lire**

Examinez le titre du conte.

- 1.) La partie « van » du nom « Malvan », à quel mot ressemble-t-elle ? Alors, que peut signifier le nom « Malvan » ?
- 2.) Imaginez qui peut être le vieux Malvan. Quelle est sa nationalité et quelle est sa race ? Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

### **II. Activités interpersonnelles : avant de lire**

Discutez les questions suivantes.

- 1.) Comment étaient les plantations du sud aux États-Unis avant la Guerre de Sécession ? Comment étaient les maisons ? Comment vivait un « planteur » (un propriétaire) et sa famille ? (Pensez au film *Autant en emporte le vent*.)
- 2.) Quelles plantes est-ce qu'on plantait et récoltait ? Pourquoi avait-on besoin des esclaves ?
- 3.) Que savez-vous des conditions dans lesquelles vivaient les esclaves des plantations du sud des États-Unis ? Ces conditions ont-elles changé après la guerre ? Quelles punitions recevaient les esclaves qui tentaient de s'enfuir (s'évader, marronner) ?
- 4.) Imaginez-vous la Mort comme un personnage qui arrive pour vous enlever la vie ?
- 5.) Est-ce qu'on peut s'échapper à la mort ? Pourquoi ou pourquoi pas ?
- 6.) Croyez-vous aux fantômes ou aux revenants ? Est-il possible que quelqu'un à qui vous avez fait mal dans la vie revienne vous hanter après sa mort ?

### **III. Activité interprétative : après avoir lu le texte**

Faites une liste de vocabulaire visuelle pour les mots qui sont nouveaux pour vous. Cherchez ou dessinez une image pour chaque mot ou expression.

### **IV. Activités interpersonnelles : après avoir lu le texte**

Travaillez avec un(e) partenaire pour répondre oralement aux questions.

- 1.) Comment est l'habitation (la plantation) du vieux Malvan ? Décrivez-la.
- 2.) Selon vous, pourquoi le vieux Malvan ne voulait-il pas mourir le soir, en dormant ?

- 3.) Comment le vieux Malvan est-il mort ? Est-il possible de mourir de peur ou de regret ?
- 4.) Pourquoi est-il important dans l'histoire que l'on peut toujours voir le fantôme du vieux Malvan à la montagne certaines nuits ?

**V. Aller plus loin**

Faites des recherches sur le Code Noir ou l'Édit du Roy de 1685.

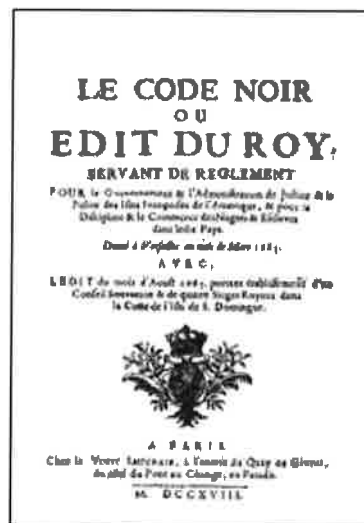
Quelle était la punition pour un(e) esclave qui marronnait (s'évadait) une première fois ?

Quelle était la punition pour un(e) esclave qui marronnait une deuxième fois ?

Quelle était la punition pour un(e) esclave qui marronnait une troisième fois ?

Comparez ces punitions à celles qui figurent dans le conte *Le vieux Malvan*.

« Article 38 : L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lis une épaule ; s'il récidive un autre mois pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé, et il sera marqué d'une fleur de lis sur l'autre épaule et la troisième fois, il sera puni de mort. » - *le Code Noir*, 1685



## Le vieux Malvan

Le vieux Malvan était le plus méchant des planteurs antillais. Et dans sa plantation de sucre et de vanille, il avait enterré plus d'un esclave vivant !

Il avait aujourd'hui quatre-vingts ans.

Autour de lui, tout ce qu'une vie de labeur avait pu créer avait été fait : son habitation solide, en pierres de taille apportées à dos d'esclaves ; la case à vent invulnérable aux cyclones ; les grands bassins de marbre ; le moulin à bœufs ; la rhumerie ; et les allées de palmistes, d'acajou, les champs de canne, de vanille, de café... tout cela debout, solide, comme le vieux Malvan.

Une nuit cependant, le vieux Malvan sentit passer la mort. À l'aube, il se leva.

« Faites seller ma jument blanche, je ne veux pas que la mort me prenne en plein sommeil. Si son affreux dessein à cette heure persiste, qu'elle vienne me prendre à cheval, au soleil. »

Et le vieillard, tremblant, écarta ses fils et monta sur sa jument blanche. La narine fumante, le pied leste, la cavale galopait. Le vieillard, humant l'air frais du matin, se sentait plein d'espoir.

C'était le mois de mai. Les oiseaux faisaient leur nid, les cassiers fleurissaient, les palmiers se balançaient, hautains et fiers. Devant lui, toute la verdure des mornes s'étendait comme une mer. Et la mer était là, à ses pieds.

Les cannes dorées s'agitaient sous le vent. Dans des lointains mauves et bleus le monde continuait. Malvan sentait renaître en lui l'espoir des longs jours.

Et, dans l'air pur, dans le vent, dans la lumière, il marchait à l'assaut de la vie.

Soudain, à ses yeux horrifiés, surgit un village d'esclaves avec ses rues de terre et ses cases de paille et le tambour des jours de lune. Et des cases, de chaque case, sortirent des esclaves.

Ils avaient sur le dos des marques d'étrivières.

Et Malvan les reconnaissait ! Ils parlaient :

« C'est moi que tu as emmuré un soir de Noël, à côté de ton trésor. »

« C'est moi que tu as enterré vivant, ne laissant dépasser que ma tête crépue. Les fourmis me mangeaient les yeux. »

« Et moi, je suis Domingue ! Domingue que tu fustigeais. Mon corps ne fut qu'une plaie. On me sauva par une friction à la pimentade salée. Alors j'ai marronné une deuxième fois et cette fois avec ma femme et mes enfants. Nous nous sommes réfugiés dans un trou près du rivage. Souviens-toi : tu y as mis le feu après avoir barricadé les deux ouvertures et tu nous brûlas, tous vivants. »

« Regarde-moi, je suis Akollo. Tu m'as traqué dans les bois et tu m'as mis aux fers, pieds et mains scellés, sous le four chauffé à blanc de la boulangerie, en plein soleil. »

« J'ai pleuré de fatigue après avoir chanté pour oublier. Mes os m'ont fait mal. »

Et ils criaient tous malédiction ; ils étaient horribles à voir, horribles dans la mort. Et le vieillard mourut sans fermer les paupières.

\*\*\*

L'histoire n'est pas finie. Car par les nuits fraîches étoilées de lucioles, lorsque la lune précise les formes et jette de grandes ombres, on voit courir dans les halliers et planer sur la montagne le fantôme du vieux Malvan et de sa jument blanche.

La jument blanche n'est jamais revenue à l'écurie.

Elle a gagné l'enfer avec son cavalier.

Georgel, Thérèse. *Contes et légendes des Antilles*. Éditions Pocket Jeunesse, 1984.

## Ti Pocame

Ti Pocame était un petit nègre à la peau veloutée, couleur vanille et aux grands yeux noirs, éclats de nuit, immenses et rêveurs.

Il n'avait plus ni père ni mère et habitait à Macouba chez une tante qui ne l'aimait pas. Elle lui préférait ses deux fils.

Pour ces deux-là, linge empesé et neuf, des tours de manège le dimanche et toutes les douceurs que vendaient les marchandes de gâteaux : doucelettes, lotyos, pilibos...

Mais pour Ti Pocame, du lundi au dimanche, ce n'était que haillons, coups de bâtons et mille et une choses à faire. Sa tante ne le laissait jamais tranquille. Il devait nourrir le gros cochon noir, récurer la maison, écailler le poisson, réparer le poulailler, éplucher les ignames ou les fruits à pain, chercher de l'eau à la rivière, faire les commissions...

Ti Pocame ne se plaignait jamais. Il espérait partir retrouver sa douce marraine qui habitait au Diamant. Mais c'était si loin, il était si petit, il avait si peur de tout...

Un jour, Ti Pocame alla avec sa tante fouiller les ignames dans un carré de terre au pied du Morne aux Gueules. Comme d'habitude, il fit tout le travail.

Sa tante lui ordonna de mettre les ignames sorties de terre dans un sac et de les rapporter à la maison.

Ti Pocame put à peine soulever le sac qui était aussi grand et aussi lourd que lui. Il dit à sa tante :

- *Mais ma tante, ce sac est trop lourd pour moi ! Tu veux donc me tuer !*

Furieuse, sa tante se mit à le battre en hurlant :

- *Petit maudit ! Petit scélérat ! Petit fainéant ! C'est comme ça que tu me remercies de t'avoir recueilli ? Eh bien, je vais te donner au Diable !*

Depuis ce jour, Ti Pocame eut peur, le jour comme la nuit. Il craignait de voir apparaître le Diable.

Il ne mangeait plus et le tam-tam de son cœur s'affolait au moindre souffle des alizés. Il n'y avait plus de rêves chatoyants dans le miroir de ses yeux noirs. La peur les avait ternis.

Un soir, tout le monde était à table autour d'un plat de poissons frits aux lentilles quand sa tante commanda :

- *Ti Pocame, va chercher du piment dans le jardin. Le poisson n'est pas assez relevé.*

Ti Pocame trembla et se dit :

- *Aie ! C'est ce soir que ma tante m'envoie au Diable !*

Il se leva de table mais, avant de sortir dans la nuit sans lune, il alla prendre dans sa cachette sept pépins d'une orange que sa douce marraine lui avait offert autrefois pour ses étrennes.

Elle lui avait recommandé de garder précieusement les sept pépins de cette orange car un jour, avait-elle dit, ils lui porteraient chance.

Dehors, il faisait noir. La lune avait disparu, et il faisait si noir que Ti Pocame pensa :

- *Noir dans le noir, le Diable ne me verra pas !*

Ti Pocame descendit vers le fond du jardin où poussait le pied de piment. Il entendait le gémissement des bambous, le « bèkèkè » des cabris de bois, et le « boudoum, boudoum » de son cœur affolé. Il retenait sa respiration et marchait sur la pointe des pieds pour ne pas attirer l'attention du Diable.

Tout à coup, il aperçut une petite lumière. Une luciole, pensa Ti Pocame, à moitié rassuré. Mais voilà que la petite lumière se transforma en boule de feu et se dirigea à toute allure vers Ti Pocame.

- *Aie ! Aie ! C'est le Diable ! Je suis mort !* cria Ti Pocame, épouvanté.

La peur est parfois bonne conseillère. Ti Pocame songea à sa douce marraine et se souvint des sept pépins d'orange. Il les lança devant lui en chantant :

- *Oranger, pousse, pousse, le gros Diable veut me manger !*

Aussitôt un oranger sortit de terre et poussa, poussa vers le ciel. La boule se rapprochait.

Ti Pocame, émerveillé et effrayé, chanta :

- *Oranger, sors tes branches, sors tes branches, le gros Diable veut me manger !*

Des branches sortirent du tronc et s'élançèrent vers les étoiles. Déjà la boule de feu n'était plus qu'à quelques pas de l'oranger. Ti Pocame, aussi vif qu'un manicou, grimpa dans l'arbre et chanta à pleine voix :

- *Oranger, fleuris, fleuris, le gros Diable veut me manger !*

L'oranger se couvrit de mille fleurs, parfumant la nuit d'une violente fragrance épicée.

La boule de feu explosa et un gros Diable phosphorescent en jaillit : de ses grands bras poilus et de ses grandes mains griffues, il essayait d'attraper Ti Pocame. Il ricanait en aiguisant ses grandes dents pointues :

- *Ti Pocame, sans sel et sans piment, je te mangerai !*

Ti Pocame avait encore peur mais il avait confiance en son oranger magique. Sa voix claire s'éleva dans la nuit :

- *Oranger, donne des fruits, donne des fruits, le gros Diable veut me manger !*

L'oranger ploya aussitôt sous le poids de grosses et belles oranges jaunes et vertes. Ti Pocame les cueillit et vlan, vlan, les lança sur le Diable phosphorescent. Plus il en lançait, plus il en poussait !

Le Diable se démenait pour échapper aux oranges mais Ti Pocame savait viser et les oranges magiques atteignaient toujours leur but.

Le souffle du jour dispersa les ombres de la nuit. Le Diable s'écroula et resta immobile sous une montagne d'oranges odorantes ; la terre s'ouvrit et l'engloutit tout entier.

Ti Pocame descendit de l'arbre, mit le pied sur le sol et l'oranger magique disparut. Il sentit alors au creux de sa main les sept pépins d'orange.

Dans le matin bleu de cristal, il décida de ne pas retourner chez sa tante et il prit le chemin qui menait au Diamant chez sa douce marraine.

Cadoré, I., et H. Cadoré. *Soleil, diables et merveilles : contes antillais bilingues créole-français*. Éditions l'Harmattan, 1996.

## Ti Pocame (une autre version)

Ti Pocame était un gentil petit garçon qui vivait chez sa tante car il était orphelin.

Sa tante ne l'aimait pas du tout et lui préférait ses deux fils qu'elle entourait d'attentions particulières au détriment de Ti Pocame. Pour eux les jolis habits bien empesés et pour Ti Pocame, les vieux haillons ; pour eux les bons morceaux de viande et pour Ti Pocame les os ; pour eux les douceurs (bonbons, pain doux et pilibos) et pour Ti Pocame toutes les corvées (aller chercher l'eau à la rivière, nourrir le cochon et les poules, éplucher les légumes...). Souvent, elle le punissait injustement et le menaçait de le donner au diable, ce qui le faisait trembler d'effroi.

Mais Ti Pocame était courageux et il ne se plaignait jamais. Il songeait souvent à sa chère marraine chez qui il aimerait bien partir vivre un jour.

Un soir, alors qu'ils étaient à table, la tante ordonna à Ti Pocame d'aller cueillir un piment afin de relever le repas. Il faisait nuit noire et tout de suite, Ti Pocame pensa :

- *C'est ce soir que ma tante m'envoie au diable !*

Avant de partir, il prit soin de glisser dans sa poche les sept pépins d'orange qui portent chance que sa marraine lui avait donnés pour ses étrennes.

Arrivé dehors, la nuit l'enveloppa tout entier. Il prit garde à faire le moins de bruit possible afin que le diable ne le remarquât point. Soudain, il vit une petite lumière, comme celle d'une luciole, à la différence que celle-ci se mit à foncer sur Ti Pocame.

- *Le diable, pensa-t-il.*

Et sans réfléchir, comme par instinct, il lança les pépins d'orange à terre et se mit à chanter :

- *Pié zoranj, lélé, lélé*  
*Gro-diab'la lé mangé mwen !*

*(Oranger, pousse, pousse  
le gros diable veut me manger !)*

C'est alors qu'un oranger sortit de terre et se mit à grandir, grandir devant un Ti Pocame ravi, mais un peu surpris.

La boule de feu était toujours là, menaçant Ti Pocame.

- *Pié zoranj, poussé branch, poussé branch,*  
*Gro-diab'la lé mangé mwen !*

*(Oranger, sors tes branches  
le gros diable veut me manger !)*

Et les branches de l'arbre se mirent à pousser, pousser.

Ti Pocame sauta sur l'une d'elles et grimpa vers le sommet de l'arbre afin de se mettre à l'abri de la boule de feu qui approchait toujours, encore plus menaçante.

- *Pié zoranj, baille flè, baille flè*  
*Gro-diab'la lé mangé mwen !*

*(Oranger, fleuris, fleuris  
le gros diable veut me manger !)*



Des milliers de fleurs odorantes apparurent sur chaque branche, à la grande joie de Ti Pocame.

Mais à ce moment-là, la grosse boule de feu éclata et un vilain diable apparut, tout poilu avec de longues griffes au bout de chaque doigt.

Il hurlait en gesticulant :

- *Ti Pocame, je vais t'attraper et je te mangerai tout cru !*

Ti Pocame ne perdit pas son courage. Il se mit à chanter de plus belle :

- *Pié zoranj, baille zoranj, baille zoranj*      (*Oranger, donne des oranges,*  
*Gro-diab'la lé mangé mwen !*                      *le gros diable veut me manger !*)

De belles oranges bien grosses remplacèrent les fleurs. Ti Pocame les cueillit et les envoya sur le diable. Il le bombardait surtout que les oranges étaient inépuisables : dès qu'il en cueillit une, une autre apparaissait à la place.

La bataille dura toute la nuit. Ti Pocame était très adroit et chacune de ses oranges atteignait le diable qui, lorsque le jour pointa, se retrouva enseveli sous les oranges magiques.

Lorsque le premier rayon de soleil brilla, la terre s'ouvrit et le diable y disparut.

Ti Pocame sauta de son arbre sauveur, qui lui aussi disparut à son tour. Il retrouva dans le fond de sa poche les sept pépins d'orange. Il songea à sa chère marraine et décida d'aller vivre chez elle.

Ti Pocame se mit donc en route, certain que les sept pépins d'orange le protégeront de tous les dangers.

Source : <http://antanlontan.chez-alice.fr/tipocame.htm>